



Éditions Bruno Doucey

Revue de presse

des

Éditions Bruno Doucey

Du 1^{er} au 20 janvier 2017

Sommaire

Parus :

- 15 janvier 2017 **France Ô**, « Page 19 », avec Anthony Phelps invité par Daniel Picouly autour de son recueil *Je veille, incorrigible féticheur*
- 16 au 19 janvier 2017 **France Culture**, « Jacques Bonnaffé lit la poésie », série d'émissions autour du recueil *Venger les mots* de Serge Pey
- 12 janvier 2017 **Pèlerin**, « Livres : 2017 en poésie », note de lecture sur *Les obus jouaient à pigeon vole* de Raphaël Jerusalmy, par Catherine Lalanne
- 7 janvier 2017 **Revue Texture**, article sur le recueil *Venger les mots* de Serge Pey, par Michel Baglin
- 17 janvier 2017 **Le Nouvelliste**, « Anthony Phelps: éveilleur jour et nuit », article sur le recueil *Je veille, incorrigible féticheur*, d'Anthony Phelps, par Pierre-Raymond Dumas
- janvier 2017 **Ballast**, article sur le recueil *Plus haut que les flammes* de Louise Dupré
- janvier 2017 **Esprit**, article « Les poètes prophètes de Victor Hugo à Bob Dylan » par Anne Dujin, mention du recueil *Un présent qui s'absente* de Michel Baglin
- 5 au 11 janvier 2017 **La Gazette de Montpellier**, note sur l'émission « La caravane passe » de Philippe Pichet sur la radio L'Eko des Garrigues, lecture d'extraits de l'anthologie *L'insurrection poétique – Manifeste pour vivre ici*
- 7 janvier 2017 **Babelio**, note de lecture sur le recueil *La vie est chaude* de Dominique Sampiero, par ATOS
- 12 janvier 2017 **Babelio**, note de lecture sur l'anthologie *L'insurrection poétique – Manifeste pour vivre ici*, par ursyd
- 12 janvier 2017 **Destimed.fr**, « La Bibliothèque Méditerranéenne de Mireille », note de lecture sur les recueils *Ainsi disent-ils* de Müesser Yeniay et *Venger les mots* de Serge Pey
- 14 octobre 2016 **Cahier Critique de Poésie**, article sur le recueil *Une île en terre* d'Yvon Le Men, par Christian Travaux

À venir :

- Revue Europe**, article sur le recueil *Il y a des choses que non* de Claude Ber par Michel Ménaché
- Revue Europe**, article sur le roman *L'enfant n'est pas mort* de Nimrod par Michel Ménaché



France Ô, « Page 19 »

Le 15 janvier 2017 à 11h45
Émission présentée par Daniel Picouly

Sujet : « Anthony Phelps »
Entretien avec Anthony Phelps autour de son recueil *Je veille, incorrigible féticheur*

Lien : http://www.franceo.fr/emissions/page-19/diffusions/15-01-2017_536897





France Culture, **« Jacques Bonnaffé lit la poésie »**

Du 16 au 19 janvier 2017 à 15h55
Émission présentée par Jacques Bonnaffé

Sujet : « Appel aux poètes »
Lectures d'extraits du recueil *Venger les mots* de Serge Pey

Lien : <https://www.franceculture.fr/emissions/jacques-bonnaffe-lit-la-poesie/serge-pey-la-poesie-en-action-14-appel-aux-poetes>

Apollinaire, l'avant-gardiste

UN POÈTE VOLONTAIRE pour monter au front en 1916, un poilu pas comme les autres blessé à la tempe alors qu'il feuillette une revue littéraire dans une tranchée... Est-ce possible ? Oui, si l'on en croit le curieux roman de Raphaël Jerusalmy, *Les obus jouaient à pigeon vole*. L'auteur – normalien et ancien agent israélien ! – choisit de narrer, heure par heure, une journée capitale pour la poésie : celle où Guillaume Apollinaire reçut un éclat d'obus à la tempe qui transforma le cours de son destin ! On est happé par l'originalité de ce compte à rebours comme on succombe au charme du livre de Peter Read, *Apollinaire. Lettres, calligrammes, manuscrits*, qui présente lettres manuscrites, ébauches, poèmes ratés, croquis, calligrammes. Cent cinquante fac-similés transcrits et commentés : chaque page exprime l'incroyable palette des talents de l'artiste et son insolente modernité. Un très beau recueil en forme d'écrin !

***Les obus jouaient à pigeon vole*, de Raphaël Jerusalmy, Éd. Bruno Doucey, 184 p. ; 15,50 €. Notre avis : **

***Apollinaire. Lettres, calligrammes, manuscrits*, de Peter Read, Éd. Textuel-BnF Éditions, 312 p. ; 55 €. Notre avis : **



OUMEYA EL OUADIE

Serge Pey, *Venger les mots*

Fidèle à sa conception d'une poésie d'action et de protestation, Serge Pey publie « Venger les mots » chez Bruno Doucey. Il y rend hommage aux héros de l'antifranquisme, à la résistance des indiens d'Amérique, aux Pussy Riot et à tous ceux qui font face à l'oppression.

Je l'ai entendu scander ces vers, tapant du pied pour souligner le rythme de ses longs poèmes de protestation, marteler des mots vengeurs dénonçant l'aliénation, la dictature, l'injustice faite aux êtres libres qui entendent le demeurer. Plus que jamais la poésie de Serge Pey capte l'énergie de l'oralité pour se faire acte d'insoumission. Parole vivante, qui se bat contre les enfermements de toutes sortes. Profération contre l'oubli aussi, en revivifiant la mémoire : « nous demandons aux morts d'exister contre les mots qui sont morts ». Autrement dit : « nous devons déterrer les poètes assassinés par le silence ».



Serge Pey en récital à la Cave Poésie
(photo Guy Bernot)

Des Indiens aux Pussy Riot,

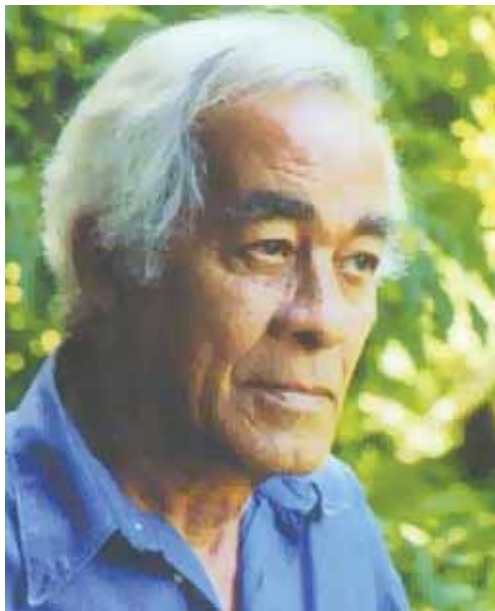
Quand il porte sur scène son « Adresse au président des USA pour la libération de Léonard Peltier... », il le fait en s'appuyant sur la langue des signes des indiens des plaines pour réclamer justice pour ce militant de L'american indian movement emprisonné depuis 1976. Le corps est aussi dans le texte qui nous rappelle que « l'administration de la vérité a une bouche qui ment ».

Suit une prière punk pour les Pussy Riot, groupe de punk rock féministe réprimé en Russie, notamment après leur exhibition-protestation dans une église orthodoxe qui a valu à trois d'entre elles d'être expédiées en camps de travail. « Aboyez / ne priez pas », s'insurge le poète dont le texte a fait l'objet de plusieurs spectacles de soutien.

Mais le fils d'immigré espagnol n'a pas oublié non plus la lutte antifranquiste dont Toulouse fut la base arrière. D'où ce « Gospel pour le réseau Sabaté » un hommage au militant anarchiste «Quico» Sabaté et à son groupe qui, depuis la frontière française, menèrent des actions armées à visage découvert contre le régime fasciste de Franco et qui fut tué par la Garde Civile en 1960.

C'est cette poésie de combat que veut donner à entendre l'éditeur Bruno Doucey en publiant ce recueil et en soulignant dans sa préface « d'un texte à l'autre, un même appel à l'insoumission. Une même conviction que la poésie est action. Un même désir de venger les mots et les morts, ceux qui «nous tiennent les jambes pour que nous restions debout». »

Allumons le feu avec la loupe de la langue, nous propose donc Serge avec « la multiplication des foyers de poésie ». Car, avance-t-il encore, « le feu est la condition / de notre poème / et le poème la condition du feu ».



Encore Anthony Phelps ! Avec son dernier recueil de poésie «Je veille incorrigible féticheur» (Editions Bruno Doucey, 2016). Deux grands blocs de poèmes (Tels des cailloux qui rêvent d'eau sous le soleil et Sous encre délirante) : des poèmes et des poèmes-fluves ; mais faits de bribes de retour en arrière, d'un ressassement de souvenirs et d'invocations croisées.

« Dans la fragilité de l'aube
la vie toujours se redessine
et nos doigts tricoteurs
font reflourir nos pages.
Sentinelles du silence
au plus féminin de la nuit
nos doigts
cassent les mots «en haute finalité ludique. »

Ce tout premier poème, dans un style qui semble vouloir attraper des moments et des visages perdus comme des papillons ou des amours, est rempli de ferveur et d'émotions. De tristesse, en somme. Mais il laisse également entendre des convictions et les ombres de la mémoire. Il veut toujours aller vers autre chose, donner à sa poésie une dimension ascendante, un nouvel élan. Il apparaît surtout comme un vieillard dévoré de sérénité, avide d'espoir. La lucidité est désormais un trophée qu'il porte avec une fierté imposante.

Anthony Phelps, marqué d'un complexe d'échec constant, profond et d'un désir de liberté qui se change en angoisse diffuse, accorde son attention à la musique contrastée et troublante que privilégient ceux qui écrivent du côté avancé de la vie et, étonnamment, choisissent d'en évoquer les plus grands déplaisirs et les plus attendrissants reflets. Dans ses poèmes, de plus en plus autobiographiques, de moins en moins tournés vers le présent, il ne cesse d'illustrer, sur des motifs colorés et avec des sentiments de peintre moderne, sa phobie des «lendemain qui déchantent», sa haine de la violence et sa compassion pour les morts, les oubliés, les démunis, les parias de l'Histoire. Mais «Je veille incorrigible féticheur» me semble pourtant être bien autre chose qu'un recueil de haute volée. A son origine, il y a donc cela. Le passé. Mais aussi un regard intense, un rien translucide. Il est de ces poètes qui ne dorment jamais. Non seulement pour le plaisir d'écriture par goût (qu'Anthony Phelps a de délicieux) qu'il nous donne, pour cet art de la concision qu'il déploie avec tant de maîtrise, pour ses scintillements dans le miroir à la fois fugaces et scintillants qui donnent au recueil son charme singulier, sa tendresse rentrée, mais parce qu'il livre une expérience poétique des plus laborieuses, une immersion au cœur de l'imaginaire phelsien.

«Insatisfait même dans la satisfaction ?» Absolument. Non sans avoir légué à notre littérature un capital infini d'images à profusion qui récapitulent les préoccupations, les désarrois et les incertitudes de sa génération. Et les actuelles. Anthony Phelps, c'est le monde de l'effervescence poétique et le plaisir de la divagation imaginaire. Chacun de ses souvenirs invente son mystère.

Après le recueil d'entrevues avec Paul Laraque (2004) et le recueil de nouvelles *Le Mannequin enchanté* (2009), Anthony Phelps, après avoir publié *Nomade*, je fus de très vieille mémoire (2012), une anthologie-bilan consacrée à son long et productif parcours poétique, et le roman *Le Massacre de Jérémie* (en collaboration avec Gary Klang, 2015), revient à la poésie avec une œuvre nouvelle tout empreinte de générosité, d'élan fraternel et de vague à l'âme : le titre rappelle ce qui maintient éveillé le poète obsessionnellement. Comme toujours, Anthony Phelps qui fait figure de référence – comme Lyonel Trouillot, Frankétienne, Kettly Mars et tutti quanti – a des comptes à rendre. C'est dire que, à ses yeux, écrire est un acte aussi périlleux qu'aimer. La modestie ne va pas jusqu'à l'effacement du scribe, tout de même ! Mais il y a aussi des prémonitions, et la volonté de vivre un présent haletant.

«Solitude de la lampe
quand nulle aile de papillon
ne la courtoise.
Par les ruelles de mon midi
le temps invente des sentiers de traverse :
les bancs n'ont plus personne à qui parler.
Mais une maison
toujours habitera ma voix » (Tels des cailloux qui rêvent d'eau sous le soleil, .24)

«Je veille incorrigible féticheur» n'est pas construit comme une œuvre antagonique. Miroir éclaté de la mémoire dont les fragments recomposent en deux temps le profil et passent, avec flamboyance et d'un trait, de la gravité à la tendresse, de l'abstraction à l'obsession. Cette double tranche de vie – en forme de ceinturon – on peut la considérer comme la boussole de ce poète qui est un homme brisé pour une toute dernière expédition dans le monde dont il devine les embûches. Chacune d'elles en présente une configuration propre, ici, personnelle, là, plus ouverte, volatile même : le retour des thèmes-fétiches y dessine une trajectoire dense, une inflexion ramassée et incisive, où peuvent se dire «les tranchants d'une mémoire piégée» (p. 33). La mémoire, il en joue comme d'un instrument dont il maîtrise toutes les facettes. Obstiné rimbaldien, il manie avec dextérité les secrets, les ellipses, les ambiguïtés, les noirceurs, les drames. Peu importait qu'il ne soit pas cinéaste à part entière ou musicien ou encore chorégraphe : dès ses débuts (été, 1960) il y a cinquante-six ans, sa poésie a respiré le phrasé des corps en (dés) accord avec celui de la mémoire. C'est que mezzo comme la nature l'a fait, il a en lui cet invincible appel vers le haut : l'aigu, pour les souvenirs, les temps durs ; la lumière, pour les songes, les espaces de recueillement, de combat. Le rapport au réel a donc toujours été la question centrale pour un auteur dont la source d'inspiration est le rapport au monde et aux autres.

Dans ce monde déchiré, il restera ce qu'il y a toujours été : un romantique révolté. Inutile d'en dire plus sur la forme - le texte écrit en partie lors d'une résidence d'écriture à la Villa Woldberta, Feldafing, Allemagne, 2014, - sinon qu'on est frappé par la fraîcheur d'esprit, par la vigueur, par la grâce d'Anthony Phelps. Quant à la matière du recueil, c'est lui, on l'aura deviné, Anthony Phelps, personnage principal, héros perdu de ces temps d'objets connectés, mais aussi les ferveurs, les bons souvenirs, les sentiments exaltants.



Plus haut que les flammes — Louise Dupré

Étrange douceur un peu torturée que celle des poèmes de Louise Dupré, poète québécoise reconnue. Tout commence dans la douleur d’Auschwitz et finit dans la gloire d’une enfance, « Le monde minuscule / accroché à ton cou », qui invente la possibilité recommencée de la joie. « Ton poème a surgi / de l’enfer » : les premières pages, sombres, au souffle court, disent l’irrespirable de la souffrance, les matins d’apocalypse, les visages de la terreur, les corps contournés des toiles de Bacon, le souvenir des cendres. Et puis, comme un étranger qui pénètre par effraction dans le monde, voici l’innocent qui surgit d’entre les pages, s’impose au-delà des mots qu’on lui raconte : « Mais le plus petit moineau / suffit encore à l’enfant / pour se bricoler des ailes ». C’est l’enfant qui oblige la femme à se survivre, « L’enfant a une fenêtre / ouverte / dans la poitrine / avec vue / sur le courage ». Celle qui se laissait aller à l’égarément, à l’effarement, revient lentement vers une lumière pâle, les petites larmes, le chant secret des caresses. On ne sait pas très bien définir au premier abord ce qui nous touche dans la simplicité de cette langue naïve, à peine audible parfois, « Suspendue à l’idée / qu’il n’est pas trop tard / pour l’impossible », mais le fait est que la magie opère : dans la pauvreté du langage, sans extravagance ni hourras, le poète parle à cet enfant qui l’accompagne, continue de s’avancer sur un chemin mal pavé, l’admet enfin : « Dans cette dignité / qu’on appelle parfois poème / la joie tient à un fil / invisible ». Et ce n’est pas le plus mince mérite de ce recueil que de préserver l’invisibilité du fil, comme s’il ne fallait pas voir la corde tendue sur l’arc de l’âme, le câble tremblant dans le vent sur lequel dansent encore les funambules, « Jusqu’à ébranler / les parois indestructibles / de ta peur ». Pour tous ceux qui voudraient tendre l’oreille vers une petite musique de nuit, crépitant d’effroi et de tendresse mêlées. [A.B.]

Les poètes prophètes de Victor Hugo à Bob Dylan

Anne Dujin

Si le poème ne peut plus être un lieu d'engagement, comment la poésie pourrait-elle encore dire quelque chose du monde, au-delà de la singularité des expériences individuelles ? Quelques voix se font entendre pourtant, pour témoigner que la poésie peut encore, non pas nous enseigner, mais témoigner de la condition humaine. Telle celle de Michel Baglin, qui consacre dans son dernier recueil une section au « Chant des migrants », et qui ose affirmer :

« On me dit que la poésie n'est qu'affaire / de langage / Mais je sais bien moi que le chant / des hommes / est un sang qui revigore le mien ¹⁷. »

Le poète n'est plus la lumière guidant le peuple, mais une parole sensible qui se leste de la douleur des hommes et la rend audible. La rareté de ces voix les rend singulières, et d'autant plus précieuses, à l'heure où le désir de voir la poésie contribuer à notre compréhension du monde est encore bien vivant.

¹⁷ - Michel Baglin, *Un présent qui s'absente*, Paris, Éditions Bruno Doucey, coll. « Soleil noir », 2013.

La Gazette n° 1490 - Du 5 au 11 j

MARDI-MERCREDI

RADIO TV

MONTPELLIER

POÉSIE

“La caravane passe”, émission consacrée à la poésie présentée par Philippe Pichet. Extraits issus du livre “L’insurrection poétique, manifeste pour vivre ici”.

À 18h sur l’Eko des Garrigues (88.5).



7 janvier 2017

ATOS

ATOS 07 janvier 2017



La vie est chaude de Dominique Sampiero

« Pourquoi sommes nous devenus des illettrés de la mort ? », tel est la question que pose Dominique Sampiero dans le passage du souffle dans la petite éternité d'air qu'il nous offre ?

Pourquoi claquemurer notre parole ? Pourquoi est il difficile de parler de l'instant de nos séparations ? Lorsque nous devons lâcher le filin de la barque, lorsque d'une rive à l'autre notre amour fait le pont, parler de mort, c'est parler de Nuit, ce n'est pas épouser les ombres, ce n'est pas faire un pacte avec la mort, parler de Nuit, ce n'est pas refuser le prochain jour, c'est prendre contre son corps l'instant pénétrant de la dernière heure dans la chaleur de la vie.

« Nuit procure des lampes aux eaux dormantes »,
« Nuit est un fer qu'on forge les yeux fermés ».

Nuit cille, vacille, la nuit tourne la boucle des jours. La Nuit donne sa valeur au jour.

« Nuit fait son drap autour des corps ».

Il faut songer à parler Nuit, comme nous devons apprendre à rêver chaque journée.
La mort est devenu notre plus grand tabou de langage.
Pourtant qui peut la nier ? Mutiques aux yeux ouverts nous ignorons l'éternité de notre amour.

« Pour écrire un seul vers Il faut encore avoir été auprès de mourants, être resté assis auprès de morts, dans la chambre, avec la fenêtre ouverte et les bruits qui venaient par à-coups » nous a appris Rainer Maria Rilke,

Oui comme « la nuit est profonde au regard du jour ».

« Que chacun porte sa nuit et il n'y aura plus d'aveuglement » « Regarder l'autre pour la première fois ». « Douter de cette parole, c'est douter du voyage ».

Nous avons perdu l'appétit de nos voyages, nous oublions la lumière du jour, de Nuit, nous avons peur, nous sommes plus démunis que le premier homme au fond de sa caverne, de sa peur il en a fait une mythologie, que ferons nous de notre peur ?

Alors écrire pour comprendre, pour voir plus loin, pour comprendre qu'on ne pleure que d'être celui qui reste lorsque l'autre nous quitte.

Nous avons une vilaine habitude nous voulons toujours habiller la mort, « habillés ceux qui sont nus » comme écrivait Pirandello, nous parons la mort d'un linceul auquel nous donnons le poids de nos Vérités, alors que nous sommes incapables de prendre la vie à bras le corps.

La Poésie est dans chaque interstice de la Vie. Elle connaît tous les passages, elle peut nous faire franchir. Voyager, partir et revenir. C'est un cycle, une ronde, comme l'histoire de tout le monde.

Merci à Dominique Sampiero pour ces belles confidences.

Astrid Shriqui Garain



ursyd 12 janvier 2017



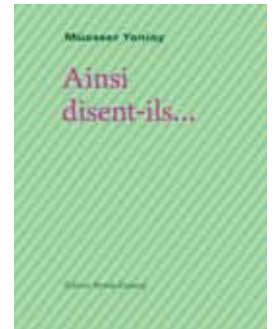
L'insurrection poétique : Manifeste pour vivre ici de
Christian Poslaniec

Magnifique livre ! Le choix des poèmes est excellent, on découvre plein de poètes (dont il faudra explorer les œuvres). De nombreux genres de poésie et de nombreuses origines y sont représentés, on voyage grâce à ce livre, autant dans le monde qu'en nous-mêmes, autant dans la souffrance que dans le bonheur et surtout on veut aller encore plus loin.

12 janvier 2017



«Ainsi disent-ils» de Müesser Yeniay et «Venger les mots» de Serge Pey : deux recueils de poésie à lire et à relire, à s'offrir et à offrir, à consommer sans modération pour que jamais les voix de l'insoumission ne cessent de s'élever et de s'écrire !



Mireille SANCHEZ

Yvon Le Men : *Une île en terre*

PAR CHRISTIAN TRAVAUX



Besoin de poème, en 2006, était une lettre au père. *Une île en terre*, en 2016, est comme une lettre à la mère, à la mère qu'on a perdue, et à toute l'enfance qui a fui avec elle, et a disparu. Ou à tout un monde de rencontres, de gens, de gestes, qui n'a existé qu'un instant – un instant, comme un papillon, frêle et heureux –, et s'est effacé dans la nuit, et dans l'ombre, et dans la mémoire. Pourtant, à la mort de sa mère, Yvon Le Men consacre un livre. Pas un livre, mais plutôt trois : une trilogie intitulée *Les continents sont des radeaux perdus*, dont ce livre est le premier tome.

De courts poèmes. Des vers courts. Des pages de prose. Mais aussi bien de longs poèmes, comme ce discours de Jean-Claude, cette longue prosopopée, inénarrable, inracontable, pleine de tics de langage, « étant donné que, comme je le disais », où des bouts de vie s'entremêlent aux dialogues, où se juxtaposent des histoires, des conversations. Un poème-journal, où les mots ont tous le même droit d'entrée, où toutes les choses ont droit d'être pour qu'à l'aube de la page blanche, à l'horizon même du langage poétique paraisse un peu, un peu de la matière du monde, du réel, de notre vie.

La mère, et sa mère, en des textes désarmants de simplicité, d'évidence éluardienne, qui cherchent la mort et la traquent en embuscade, disent la vie, qui l'on fut, qui l'on a été, quand la bouche est pleine de terre désormais, les membres raidis, et le corps mort abandonné, désarmé, et enseveli. Des mains. Ses mains, qui ont replié le mouchoir que l'on déploie aujourd'hui. Des pas. Ses pas, que l'on rencontre à nouveau dans les allées du jardin. La mort. Sa mort, qu'on tente à dire, qu'on bute à dire, recommence, qu'on ne peut dire, et qu'elle ne pourra jamais lire – comme le dit Yvon Le Men.

Et, à travers ce point d'accroche du langage, un monde renaît. De proche en proche, de loin en loin, des visages, des expressions. Tout un univers reparaît, et remonte jusqu'à sa source : une sœur, une marraine, un grand-père, celui d'un voisin, une voisine, une amoureuse. Un tas d'humanités perdues – comme le dit encore Le Men – qui revit, même si ce ne sont pas des parents, pas le même monde, mais – comme il l'écrit justement – à coup sûr le même passé. Des visages qui ne sont plus, mais sont encore devant nous. Des images qui ne sont pas mortes. La vie, la vie ainsi refaite de tous ceux qui, les yeux fermés sur le monde, par-delà la mort, viennent recoudre un fil brisé. Yvon Le Men sait dire ceux qui sont « partis en éclaireur », comme il l'écrit, ceux qui ont fait tous un geste, une dernière fois. Ou même ceux qui, à 20 ans, n'ont jamais été embrassés, n'ont jamais eu femme ou enfant, n'ont pas pu. N'ont pas eu le temps. N'ont plus de temps.

Son pays est une terre de tombes. Aussi sont-ce des lieux, une chapelle ou un cimetière, sont-ce des objets, un fauteuil ou une armoire, ou une photographie, qu'il convoque, qu'il interroge. Et des contrepoints viennent briser, interrompre, le fil tendu sur quoi s'enchevêtrent les textes. Le poème est un artifice, une langue, une écriture. Mais il est aussi ce qui, seul, peut sauver ce qui s'est éteint, lorsque le monde s'est renversé, que la nuit s'est faite en nos yeux. Il est, seul, ce qui peut unir, et faire se croiser, échanger – encore une dernière fois – ceux qui furent et qui ne sont plus. Ainsi sa raison est-elle bien de garder trace, et feu de braises.

Notre vie ne tient qu'à ce fil.